

Pauvreté : deux visions chrétiennes

Alberto Hurtado et Clotario Blest

●●● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Quelle position l'Eglise doit-elle afficher face à la pauvreté ? Doit-elle affirmer son « option préférentielle pour les pauvres » ou se montrer comme « une Eglise des pauvres » ? Cette tension a été représentée dans le Chili du XX^e siècle à travers la vie de deux chrétiens engagés, Alberto Hurtado et Clotario Blest.

Depuis le 23 octobre 2005, le jésuite chilien Alberto Hurtado¹ est officiellement l'un des saints de l'Eglise catholique. Bien des gens qui connurent Padre Hurtado sont encore en vie aujourd'hui. Lui mourut en 1952, à l'âge de 51 ans.

Padre Hurtado était le disciple de Fernando Vives, un autre jésuite tout aussi charismatique qui dévoua sa vie entière à proclamer et à mettre en œuvre l'enseignement social de l'Eglise au Chili. Ce ne fut pas facile : Padre Vives connut plusieurs fois l'exil. Alberto Hurtado fut aussi fortement influencé par le Renouveau catholique français. Ayant fait ses études à Louvain, il était en contact avec Jacques Maritain et le cercle néothomiste qui proposait un « humanisme intégral » grâce auquel l'idéal chrétien animerait toute relation économique et sociale.

Lorsqu'il revint au Chili après ses études, Padre Hurtado ne perdit pas un instant : il fallait mettre ces théories en pratique. En 1944, il conçut le Hogar de Cristo, un centre hospitalier qui hébergeait les plus pauvres parmi les pauvres et qui devint le *chez nous* des sans-logis ; 1949 vit la publication de son livre *Humanisme social*, où Alberto Hurtado résuma ses idées et ses réflexions sur la doctrine sociale de l'Eglise ; en 1948, il fonda un mouvement syndical dont il

prit la tête, l'Acción Sindical Chilena, qui avait pour but de former des militants chrétiens à l'intérieur du mouvement unioniste pour contrebalancer l'influence des socialistes et des communistes ; en 1952, il créa la revue *Mensaje*, qui reste aujourd'hui encore un organe important de la pensée sociale chrétienne au Chili. Bien avant sa mort, Padre Hurtado était déjà une « image de marque » de l'Eglise catholique. Il avait consacré sa vie aux plus pauvres, sans la moindre réserve ; il était le plus persuasif des champions des opprimés, le plus implacable des dénonciateurs de toute hypocrisie et injustice. Le fait qu'il fut très attirant physiquement et qu'il mourut jeune ajouta une dimension de plus à sa popularité. Etant donné ses efforts pour créer un unionisme chrétien, on l'a proposé comme saint patron des syndicats chiliens.

Effets pervers

Pourtant, tout ceci n'est pas sans controverses car il existait déjà une confédération de syndicats, la Central Única de Trabajadores (CUT), qui avait été fon-

1 • Voir **Charles Delhez**, « Alberto Hurtado, saint apôtre chilien », in *choisir* n° 552, décembre 2005, pp. 26-27.

dée et était dirigée par un autre chrétien remarquable, un ancien séminariste, disciple lui aussi de Padre Vives, Clotario Blest.² Par sa tentative de former un mouvement syndical « idéologue » parallèle, Padre Hurtado contrecarrait le rêve de Blest : unir tous les ouvriers dans une recherche commune de dignité, de justice et de décence.

Clotario Blest n'était pas très attirant physiquement et il vécut jusqu'à l'âge de 90 ans. Sa vie fut toute d'une pièce, vouée totalement au bien des ouvriers chiliens. Il voyait en eux le visage humble et vulnérable du Christ, l'artisan de Nazareth. Il ne voulut jamais adhérer à un parti politique car il s'opposait à toute division de la classe ouvrière. Il vécut très simplement, très pauvrement. Il n'avait qu'une seule ambition : devenir le porte-parole des opprimés, les rassembler pour que chacun accomplisse tout son potentiel dans la solidarité.

Le marxisme s'était infiltré au Chili au cœur du mouvement ouvrier et l'Eglise avait longtemps soutenu l'oligarchie au pouvoir. Blest prit les marxistes au mot. Il les mit en face de ce qu'il y avait de noble et d'altruiste dans leurs aspirations et les défia de vivre en accord avec ces principes. Il admirait beaucoup Luis Emilio Recabarren, fondateur du Parti communiste chilien, parce que Recabarren croyait fermement à la dignité des ouvriers et mettait en pratique une solidarité imbue de véritable amour fraternel. Au cours des nombreuses manifestations et grèves qu'il dirigea, Clotario Blest se trouva toujours en première ligne. Il fut emprisonné 25 fois...

Blest ne voulait pas qu'on identifie son travail avec l'Eglise, ni avec quelque idéologie que ce soit car cela eut été une cause de division et un motif d'exclusion. Bien qu'il critiquât souvent certains aspects de l'Eglise qui ne correspondaient pas à l'Evangile, il le faisait toujours avec respect. De même qu'il défiait les marxistes d'être fidèles à leurs principes les plus purs, de même défiait-il l'Eglise de pratiquer ce qu'elle professait - mais ceci avec grande simplicité et en toute humilité. Son attitude me fait penser à celle de Dorothy Day.

Dialectique

Alberto Hurtado et Clotario Blest, deux hommes d'une intégrité indiscutable et totalement voués au bien des plus pauvres, mais de méthodes et de points de vue tellement différents ! L'un d'eux est vénéré par l'Eglise, l'autre par le peuple chilien. L'un parlait la langue de l'Eglise, l'autre exprimait les espoirs des plus humbles.

Il devrait, bien sûr, en être autrement, mais soyons réalistes : comment éviter cette tension ? L'Eglise en pèlerinage, phénomène social dans une société multiculturelle, a ses rites et ses mystères, sa sensibilité et son langage accessibles seulement aux initiés. Signe d'un royaume qui n'est pas de ce monde, gardienne de vérités que nul n'eût jamais pu imaginer, elle est cependant aussi de ce monde, portant tant bien que mal le bagage culturel qu'elle a accumulé au cours des siècles. Elle a besoin de saints et de mystiques pour la reconforter de l'intérieur. Elle a nécessairement une hiérarchie, un clergé, une mentalité et une structure bien définies. Elle a pour mission d'annoncer la vérité du salut au monde. Bien qu'imparfaite en ses membres, elle est sainte en son

2 • Voir **Jerry Ryan**, « Un homme bon. Clotario Blest 1899-1990 », in *choisir* n° 549, septembre 2005, pp. 22-26.

société

essence. Et elle ne peut jamais oublier d'essayer de s'occuper des pauvres, de les enseigner, de les guérir. C'est là l'Eglise que Padre Hurtado représentait si bien.

Mais il existe une autre dimension de l'Eglise, une dimension que Dieu seul connaît. Il a promis le Royaume aux pauvres et aux miséricordieux, aux cœurs purs qui pleurent, qui ont faim et soif de justice ; de l'est à l'ouest, il les réunira. Dieu n'a pas promis son Royaume nécessairement à ceux qui disent « Seigneur, Seigneur », à ceux qui ont mangé et bu avec Jésus. Cela, Blest l'avait parfaitement compris.

Aux yeux de Padre Hurtado, la mission sociale de l'Eglise devait se baser sur la diffusion et la mise en pratique des encycliques papales, sur leur philosophie et leur théologie. Pour certains chrétiens bien formés appartenant à l'oligarchie et qui avaient besoin d'être secoués et orientés, c'était probablement une approche valable. Et ce fut là l'apostolat de Padre Hurtado.

*Clotario Blest,
vers 1940*



Malheureusement, il était impossible que la classe ouvrière chilienne s'intéressât à des abstractions de ce genre. De plus, il faut avouer que tout cela, malgré la bonne volonté qui l'inspirait, sentait le paternalisme. Du point de vue des ouvriers, ces hommes d'Eglise, provenant en grande majorité des classes supérieures, prétendaient savoir mieux qu'eux-mêmes ce qui était pour leur bien. En quoi ils ressemblaient au Parti communiste qui se prétendait l'avant-garde du prolétariat.

Nous faisons face ici à la dialectique qui oppose une Eglise affichant son « option préférentielle pour les pauvres » et une « Eglise des pauvres ». La relation entre celui qui donne l'aumône et le mendiant qui la reçoit n'est pas la même que celle qui s'établit entre deux mendiants partageant la même aumône.

Clotario Blest était un mendiant parmi les mendiants. Il ne se maria jamais. Dans un pays de buveurs de vin, il n'avalait que de l'eau. Il prêchait l'Evangile par sa vie, qui n'était qu'un seul acte d'amour fraternel, dans un état de grande vulnérabilité, de grande pauvreté. Il se fiait totalement aux intuitions des pauvres : il les écoutait, pour tenter ensuite de les orienter vers un résultat.

A la fin de sa vie, après le coup d'Etat de Pinochet, lorsque tout espoir séculier se fut évanoui, Blest se mit à parler plus explicitement de ce qui était la source de son espoir et de son optimisme : Jésus, l'ouvrier de Nazareth, avait triomphé des forces du mal, une fois pour toutes. Avec Lui, tout était possible.

Incompréhension de l'Eglise

Du temps de Padre Hurtado et de Clotario Blest, le Chili traversait une période difficile et complexe. Deux mondes et deux cultures infiniment distants y co-existaient : d'un côté, l'oligarchie contrôlait l'économie, dominait la vie politique, prenait toutes les décisions ; de l'autre, il y avait le peuple, ouvriers et paysans, dont la participation était minime et manipulée.

La grande majorité des membres du clergé provenait de l'oligarchie ; ils pensaient et réagissaient d'après les catégories dont ils s'étaient imprégnés dans cette atmosphère. Même lorsqu'ils étaient « théoriquement révolutionnaires » - et Padre Hurtado l'était certainement -, c'était à leur façon, d'après ces critères qu'ils tenaient pour « l'ordre naturel » des choses.

Quand Clotario Blest et les marxistes osaient mettre en question cet « ordre naturel » et demandaient qu'il soit renversé, cela scandalisait même les plus libéraux parmi les membres du clergé. Etant donné que ni l'intégrité personnelle ni la vie évangélique de Clotario Blest ne pouvaient être remises en question, on l'accusa d'être un naïf, d'être dupé par le Parti communiste, et donc d'être dangereux (c'était aussi l'opinion du mouvement que Padre Hurtado avait fondé et dirigeait).

Et pourtant, Blest s'opposait aussi publiquement que possible à tout sectarisme politique ou idéologique. En réalité, il ne s'intéressait nullement au matérialisme dialectique et il aimait encore moins Karl Marx (« un bourgeois du berceau à la tombe ») mais il partageait un intérêt commun avec les marxistes : le désir d'une société sans classe, la volonté d'éli-

miner toute source d'oppression, l'espoir d'une existence décente qui ait un sens pour chacun.

Interviewé un jour par le directeur de Radio Moscou, il souligna très simplement, mais avec grande profondeur, ce qui les séparait : « Vous autres, vous ne parlez jamais d'amour fraternel. Et pour moi, tout est là. » Ce qui décrit très exactement le témoignage de toute sa vie.

Leur héritage

Clotario Blest, Alberto Hurtado, deux personnalités profondément chrétiennes qui ont marqué pour le mieux la société et l'Eglise chiliennes du XX^e siècle : qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Le pays a tellement changé ! Au point que la question est un peu troublante.

La grande transformation du Chili a été provoquée en 1973 par le coup d'Etat du général Pinochet, qui imposa le système néo-libéral, et par le phénomène mondial de la globalisation. Le système néo-libéral a été présenté comme un cadre économique centré sur la rentabilité, destiné donc à produire de l'argent. Son succès relatif a voilé à de nombreux Chiliens le fait que tant la manière dont il a été imposé que la préoccupation de sa durabilité ont cassé les limites proprement économiques de ce cadre : le néo-libéralisme fut infligé simultanément comme cadre social, entraînant de sur un bouleversement culturel. Les gouvernements démocratiques qui ont succédé à la dictature de Pinochet n'ont pas voulu toucher d'emblée au cadre économique, ni au cadre social et culturel d'ailleurs... Il en résulte un « débillement » prononcé des syndicats. L'héritage au Chili de Blest et Hurtado ne consiste donc pas en des transformations sociales, auxquelles ils se sont

pourtant consacrés et fatigués ; mais en quelque chose de plus profond dans la « conscience chilienne » : le pauvre et le marginal existent, certes, mais ils ont une dignité qu'on ne peut longtemps méconnaître. Je crois que ce message n'est pas mort, ni même oublié, et qu'il peut provoquer demain des « réveils ». La figure de Clotario Blest subsiste d'ailleurs dans la classe ouvrière comme le rappel de cette dignité perdue et, au mieux, comme un appel à lutter pour la récupérer un peu, quand les temps seront meilleurs.

Quant à l'Eglise, à mesure qu'augmente la distance qui sépare l'aujourd'hui du temps du cardinal Silva³ et du concile Vatican II, force est de constater que les facteurs conservateurs et traditionnels reprennent haleine et influence. Le Père Hurtado peut cependant voir que les jésuites existent toujours et qu'une université porte même son nom, que sa revue *Mensaje* garde sa vitalité et que son Hogar de Cristo a réussi à ne pas se laisser classer comme une œuvre purement caritative.

Puissance et humilité

Reste cette problématique fondamentale pour l'Eglise : comment doit-elle se situer face à la pauvreté. Ce n'est pas un problème simple et il me semble qu'il est au cœur du malaise de l'Eglise contemporaine. Les grandes traditions de l'Eglise sont le fruit de siècles de sainteté, de souffrance, de réflexion théologique et de contemplation du Beau. Elles offrent une ancre d'espoir et un guide sûr à un monde qui semble avoir perdu ses balises. Mais cette richesse est souvent compromise par sa splendeur même. Elle s'est montrée source de sainteté et de puissance - mais souvent d'une puissance trop semblable à

celle de ce monde - et cela tend à la pousser vers un certain complexe de supériorité qui n'est pas vraiment dans la ligne des Evangiles.

Quelqu'un comme Clotario Blest sert de contrepoids à cette tendance. Si l'Eglise veut évangéliser les pauvres, elle doit elle-même se laisser évangéliser par les pauvres, car Jésus s'est identifié avec les affamés, avec les malades, avec ceux qui sont nus, ceux que l'on prive de liberté et de dignité.

J'ai toujours été frappé par l'histoire de la femme syro-phénicienne, dont la foi si humble aida Jésus à comprendre que sa mission devait s'étendre au-delà des brebis perdues d'Israël (Mc 7,24-30). Si nous lisons cette péripécie littéralement, cette femme se traînant dans la boue, prête à n'importe quelle humiliation pour plaider la guérison de sa fille, « convertit » Jésus et lui ouvrit de nouveaux horizons. Le serviteur ne doit pas chercher à être plus grand que son Maître.

Cette dialectique est sans doute nécessaire. Elle reflète peut-être différents aspects de l'Eglise en pèlerinage. Il serait bon d'y réfléchir, afin d'apprécier ce qu'il y a de positif à découvrir dans chacun de ses termes.

J. R.

3 • Raúl Silva Henríquez, salésien, fut archevêque de Santiago du Chili (1961-1983) et initiateur du Vicariat de la solidarité pour la défense des droits humains pendant la dictature de Pinochet.